

Philosophie

La méthode de l'exemple



Simon Merle

ellipses

1^{re} partie

Théorie de l'exemple

Quatre philosophies de l'exemple

Avertissement de l'auteur : cette première partie, plus compliquée et technique que les suivantes, a pour but de faire comprendre que la question des exemples n'est pas anecdotique mais traverse l'histoire de la philosophie. Elle est donc importante pour justifier le recours aux exemples. Cependant, il n'est pas nécessaire de tout comprendre pour pouvoir commencer à s'entraîner et faire bon usage des exemples, ce qui est l'objet des autres parties de l'ouvrage.

Introduction

Qu'est-ce qu'un exemple?

Il peut sembler contradictoire de vouloir définir ce qui par nature échappe à la **généralité du concept**. Ce que nous appelons « exemple », c'est le recours, dans le discours, à une **image sensible**. C'est ce qui explique la mauvaise réputation de l'exemple en philosophie. Sa dimension **imaginaire** et sa place au sein du raisonnement est problématique, à l'opposé de l'**universalité** de l'**idée**. L'infinie **variation** des exemples est aussi un obstacle à l'exigence **d'unité** du savoir, et plus précisément, à l'élaboration d'une **définition** objective.

On ne peut pas non plus définir l'exemple par l'exemple. Une liste d'exemples ne nous apprendrait rien de plus sur sa nature. L'**usage récurrent** des exemples est d'ailleurs la manifestation d'une difficulté à véritablement définir, exprimant par là un mode de pensée inférieur. Il en va ainsi du sophiste Hippias, qui à la question « *Qu'est-ce que c'est que le beau?* » répond que « *le beau, c'est une belle jeune fille* » (*Hippias Majeur*,

Platon, 287^e). Socrate lui reproche de produire une définition circulaire, dont le défini intervient dans le définissant. Mais surtout Hippias donne un exemple **particulier** plutôt que de définir *l'idée générale* de beau. On comprend que le sophiste s'Imagine la beauté sous les traits d'une jeune fille, d'après ses préjugés, mais il semble incapable de s'écartier de cette beauté purement sensible et superficielle, pour véritablement philosopher.

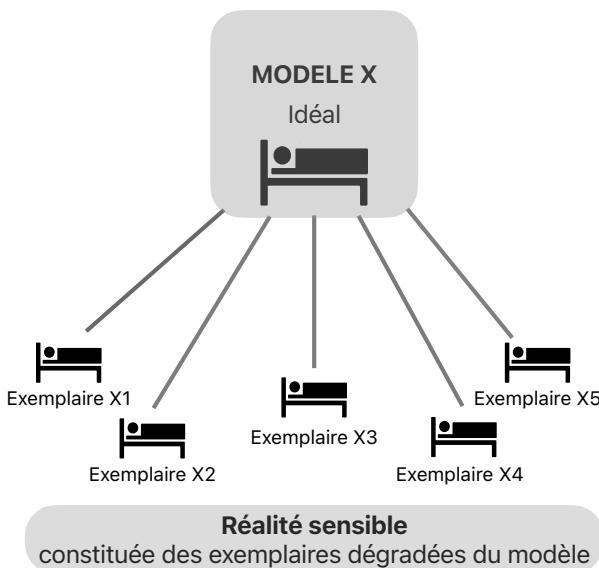
N'est-ce pas le même reproche qu'on fait à l'élève qui, dans une dissertation, remplace le traitement argumentatif du sujet par une suite d'anecdotes et d'illustrations? Pourtant, il faut bien reconnaître qu'une copie **trop abstraite**, qui ne comporterait aucun exemple, serait elle aussi victime d'un usage imparfait des exemples. Socrate, ce philosophe exemplaire, est connu de ses interlocuteurs pour employer très fréquemment des exemples en des termes très concrets. Il est toujours question dans les dialogues de Platon qui mettent en scène l'enseignement de son maître « *d'ânes bardés, de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs...* » (*Banquet*, Platon, 221^e). C'est donc qu'on peut reconnaître au moins la nécessité pédagogique de certaines **médiations** pour faire saisir *l'invisible*, c'est-à-dire l'idée.

Par ailleurs, l'intérêt qu'on donne aux exemples semble solidaire d'une façon de concevoir le réel. Ce qu'on appelle la métaphysique peut se définir comme une compréhension du lien qui unit des **exemplaires** visibles, qui nous entourent (les choses du monde), et des idées, abstraites et invisibles, qui permettent de réunir ces exemplaires sous un même **modèle**. C'est pour cette raison que nous envisagerons plusieurs théories de l'exemple, chacune rattachée à des métaphysiques distinctes.

I. Platon

L'exemple comme analogie

L'exigence d'unité du savoir qui semble caractériser la philosophie platonicienne envisage la possibilité selon laquelle les différents **exemplaires** qui composent le **monde sensible** ne sont que des réalisations imparfaites d'un **modèle** unique qui leur préexiste dans un **monde intelligible** et participe à leur être. C'est ce qu'on appelle *l'idéalisme*.



L'exemple du lit de l'artisan au livre X de la *République* est évocateur. Il s'agit dans un premier temps de reconnaître que « *nous avons l'habitude de poser un certaine forme unique pour chacune des pluralités de choses existantes* » (*République*, Platon, X, 595). Ainsi, l'artisan qui fabrique le lit est sensé porter son regard sur ce modèle préexistant. Il ne crée pas réellement « le » lit mais un exemplaire du lit. Platon distingue ensuite, à travers le propos de Socrate, trois genres de lit : le

premier est un exemplaire strictement unique dans la nature, fabriqué par un dieu, le deuxième est fabriqué selon ce modèle naturel par l'artisan menuisier. Le troisième est une imitation du modèle artificiel, il s'agit de l'exemplaire fictif du peintre.

Dans un tel contexte métaphysique, il n'est pas étonnant que l'exemple prenne la forme privilégiée de *l'analogie*. Celle-ci opère à deux niveaux : elle est d'abord ce qui doit permettre de penser au sein du réel une **unité** de la **multiplicité** des exemplaires. Elle est ensuite au sein du discours ce qui joue le rôle d'une **médiation pédagogique** pour passer du sensible à l'intelligible.

« C'est impossible de faire une belle composition avec deux éléments sans un troisième ; il faut en effet un lien, un moyen terme pour concilier les deux. Or, des liens, le plus beau est celui qui à soi-même et aux termes qu'il relie impose la plus complète unité, et c'est ce que, par nature, l'analogie accomplit de façon parfaite. »¹

Timée, Platon, 31c

- ❶ La fonction de l'analogie est donc dans un premier temps de rendre compte de l'unification possible du divers sensible, et de permettre une médiation entre les contraires.

Définition

L'analogie signifie étymologiquement la « proportion », c'est à dire le rapport des parties entre elles, et avec leur tout. Elle donne donc une raison (*logos*) de concilier la ressemblance et la dissemblance, tout en indiquant un dépassement (*ana* signifie « vers en haut »), c'est à dire une forme d'unité qui transcende les différences réelles sans les supprimer. La formulation, « *A est à B ce que C est à D* », implique bien à la fois une relation de ressemblance entre des termes de nature différente, mais aussi la possibilité d'un passage à un niveau d'intelligibilité supérieur.

1. Note de bas de page manquante

Exemple

On peut dire avec Platon que « *les guerriers sont à la cité ce que le courage est à l'âme* ». Ce recourt à l'analogie a un double intérêt; il permet d'établir un rapport d'*homologie* (une même idée) entre les parties de l'âme et des parties de la cité¹, mais aussi de pouvoir définir une justice idéale par la médiation d'une justice concrète, celle de la cité. Ainsi, l'analogie peut faciliter la compréhension de quelque chose d'abstrait en étudiant une réalité plus grossière. D'une manière générale, l'analogie s'appuie donc sur des exemples singuliers pour accéder au **modèle**. L'analogie entre la cité et l'âme va jusqu'à proposer un modèle de la justice, conçue comme harmonie :

« Un modèle (*paradeigma*), dis-je, voilà donc ce que nous cherchions quand nous étions en quête de la nature de la justice idéale et que nous demandions ce que serait le caractère de l'homme parfaitement juste, à supposer qu'il existe, et quand nous faisions de même concernant l'injustice et l'homme complètement injuste. ».

République, ibid., IV, 472 b

L'analogie est donc ce qui permet au sein d'un raisonnement de faciliter le passage de l'exemple au **paradigme**, c'est à dire du particulier à un universel qui n'est pas déconnecté du sensible mais qui lui est relié par un rapport de proportion.

L'intérêt pédagogique des exemples passe aussi par le fait de donner à l'esprit des **images** auxquelles s'accrocher pour se hisser jusqu'au concept. Cependant ces images n'ont pas un intérêt pour elles-mêmes, ce qui en ferait des « images-idoles », des simulacres. Socrate reproche ainsi aux sophistes leur tendance à l'illustration séduisante, qui est un moyen de persuasion et non l'accès à une connaissance qui a l'ambition de s'affranchir du particulier. Ils aiment à se référer à des poètes, et à tirer de leurs écrits des applications inattendues que Socrate ne considère que comme des jeux de mots. Le philosophe reconnaît cependant la nécessité de certaines médiations pour « faire voir l'invisible » et on trouve ainsi au sein de la littérature platonicienne un usage répété

1. *République* IV, Platon, 441c : « Il y a donc dans l'âme, les mêmes parties et en même quantité que dans la Cité »

« d'images-icônes » comme autant d'allégories, de mythes ou d'anecdotes n'ayant pas qu'une finalité rhétorique mais bien aussi pédagogique et dialectique. Le statut iconique de certains exemples peut parfois s'affirmer sans recours explicite au procédé analogique, quand il s'agit plutôt de raconter des histoires.

Trois exemples

La *République* de Platon est agrémentée de plusieurs récits qui font autant appel à la raison qu'à l'imagination.

- Nous pouvons commencer par évoquer l'**allégorie de la caverne** au livre VII, qui voit s'opposer le monde visible des illusions, simples ombres au fond d'une antre souterraine, et le monde extérieur, d'abord invisible car trop lumineux, puis contemplé dans toute son intelligibilité. Socrate nous invite à nous « **figurer** » notre condition : une ignorance inconsciente d'elle-même et habituée à ses chaînes. Puis il nous propose le modèle du philosophe, celui qui se libère et se tourne vers la vérité même si cela lui coûte son confort. L'allégorie est ce qui permet étymologiquement de « parler à l'autre », en usant de l'image comme symbole, c'est-à-dire comme une image-icône qui renvoie à une idée. Les prisonniers sont des contre-exemples à fuir et l'homme libéré un exemple à suivre. Le récit invite ici à une forme de conversion morale puisqu'il rend visible l'existence d'un « autre monde » invisible, à rechercher.
- Le **mythe de Gygès**, raconté par Glaucon au livre II est une histoire qui rapporte les méfaits (adultère et meurtre) d'un homme équipé d'un anneau qui peut le rendre invisible. La postérité de ce récit est due en partie à sa dimension allégorique, puisqu'il s'agit en fait d'une expérience de pensée qui doit nous permettre de réfléchir sur les véritables causes de nos bonnes actions. Si nous étions sûrs d'échapper à la justice et aux peines qui l'accompagne, serions-nous toujours disposés à bien agir? L'accomplissement du bien est-il toujours motivé par la crainte de la punition? On le voit, l'exemple de Gygès traite également du visible et de l'invisible : invisibilité du personnage et

invisibilité des intentions qui président à nos actes. Le discours imagé (muthos) est étroitement lié au raisonnement (logos) sur le juste et l'injuste.

- Le **mythe d'Er**, qui clôt le livre X, est un récit eschatologique, ce qui signifie étymologiquement qu'il raisonne sur les « derniers temps », en faisant l'hypothèse d'un voyage des âmes après la mort et d'une récompense ou d'une punition de ses dernières, dans la proportion de leurs mérites accumulés le temps de leur incarnation terrestre. Er est le témoin humain de ces mondes invisibles que l'on peut seulement imaginer d'après ses descriptions détaillées qui nous sont rapportées par Socrate. En dehors de son sens religieux et de son affinité avec des croyances populaire, le mythe permet aussi de « faire un exemple » en donnant à voir le destin malheureux des mauvaises âmes, pour nous inciter à faire les bons choix de notre vivant et à consacrer notre existence à la philosophie. L'exemple est ici à la croisée de la métaphysique, de la morale et du politique. Sa dimension imagée et poétique lui permet de nous rendre sensible au programme de la *République*.

Difficultés de la position platonicienne

Comment comprendre alors cette proximité possible entre l'exemple imagé et l'idée abstraite? La difficulté principale tient à la relation jamais vraiment élucidée entre l'exemplaire et le modèle. Dans certains textes de Platon est évoquée une **relation d'imitation**, ce qui semble impliquer une ressemblance entre le modèle et l'exemplaire : l'exemple devrait en quelque sorte « ressembler » à l'idée qu'on souhaite invoquer :

« Voici plutôt ce qui en est selon moi : Les idées sont naturellement comme des modèles ; les autres objets leur ressemblent et sont des copies, et par la participation des choses aux idées il ne faut entendre que la ressemblance. »

Platon, *Parménide*, 132d

Mais la ressemblance exige une relation symétrique et réciproque, ce qui n'est pas le cas de la relation entre l'exemplaire et le modèle, puisque le premier est bien inférieur au second. On pourrait aussi dire que l'idée, en l'absence de caractère sensible, ne « ressemble à rien ».

La notion de **participation** semble dès lors mieux correspondre. Le modèle participerait à l'existence de l'exemplaire et de la même façon, l'idée participerait à l'exemple. Or, la participation n'est pas analogique, elle n'est pas un rapport entre les parties et le tout. Elle exprime davantage une certaine **causalité** du modèle sur l'exemplaire, c'est-à-dire une **relation constitutive**. La relation entre les exemplaires sensibles et le modèle intelligible implique un « plus de réalité » du modèle, qui se dégrade en devenant multiple. Mais l'unité du modèle n'est-elle pas dès lors remise en question comme le pressent Platon?

« Si je ne me trompe, toute idée te paraît être une, par cette raison : lorsque plusieurs objets te paraissent grands, si tu les regardes tous à la fois, il te semble qu'il y a en tous un seul et même caractère, d'où tu infères que la grandeur est une. — C'est vrai, dit Socrate. — Mais quoi ! si tu embrasses à la fois dans ta pensée la grandeur elle-même avec les objets grands, ne vois-tu pas apparaître encore une autre grandeur avec un seul et même caractère qui fait que toutes ces choses paraissent grandes ? — Il semble. — Ainsi, au-dessus de la grandeur et des objets qui en participent, il s'élève une autre idée de grandeur ; et au-dessus de tout cela ensemble une autre idée encore, qui fait que tout cela est grand, et tu n'auras plus dans chaque idée une unité, mais une multitude infinie. »

Parménide, Platon, 132a

L'objection de Parménide dans ce dialogue est compliquée mais décisive. Ce qui lie une diversité d'exemples à une même idée est une relation qui semble à son tour nécessiter **une idée de la relation**. Ainsi, l'*existence réelle* de cette *relation* entre les exemplaires et le modèle engendre une nouveau modèle à son tour instancié. Il y a entre l'idée de

grandeur et les choses grandes un lien qui se réalise dans une nouvelle idée de la grandeur. Ce qu'on a appelé l'argument du troisième homme vient ainsi mettre en évidence le risque d'une inflation des modèles à l'infini.

II. Aristote

L'exemple comme induction

Dans le chapitre 9 du livre A de sa *Métaphysique*, Aristote insiste sur le fait qu'une *distinction réelle* entre les exemplaires et le modèle est doublement problématique. Tout d'abord, parce qu'en faisant du modèle une réalité éloignée, transcendante et invisible, elle rend difficilement compréhensible son efficacité au sein de la réalité sensible, sa capacité à engendrer des exemplaires matériels et sa connaissance par l'intellect humain. Selon Aristote, la notion de participation ne résout rien puisque :

« dire que les idées sont des paradigmes et que les autres choses participent d'elles, c'est se payer de mots vides de sens et faire des métaphores poétiques »

Métaphysique, Aristote, A, 9, 991a

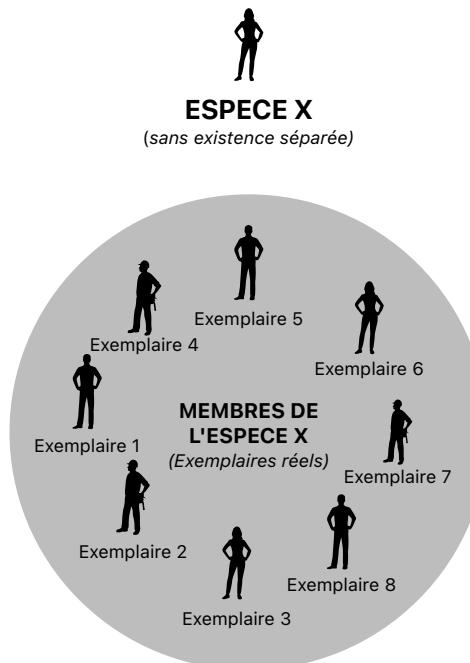
D'autre part, l'introduction d'une multiplicité de modèles, en nombre pratiquement égal aux exemplaires contredit *l'exigence d'unité* et tendrait à faire de la réalité des modèles *un double inutile*, métaphysiquement couteux, de la réalité sensible. Les modèles ne seraient en fait que d'autres espèces d'exemplaires, qui ne se distinguerait que par leur immatérialité. Sans compter que certaines idées (par exemple le négatif et le relatif) semblent ne pas pouvoir être exemplifiées dans le monde.

Pour éviter ces aspects problématiques de la relation entre modèle et exemplaire, il faut penser autrement la *causalité* qui peut les lier. En rejetant la notion de participation, Aristote lui substitue la *distinction*

conceptuelle entre **la puissance et l'acte**. Les exemplaires du réel ne font qu'actualiser des modèles, et leur variété, leurs imperfections, ne tient qu'au caractère *accidentel* du monde dans lequel ils se réalisent.

Un Exemple

L'idée de l'homme n'a de réalité qu'en tant qu'elle est incarnée dans des exemplaires, c'est-à-dire des individus humains comme Callias ou Socrate. Dans ce cas, il y a bien un même modèle spécifique (l'espèce humaine) qui se réalise de manière différenciée, au sein de la matière. Callias ne ressemble pas tout à fait à Socrate, même si ces deux individus présentent de nombreuses similarités puisqu'ils sont de la même espèce. Nous pouvons donc définir le réel comme un ensemble d'exemplaires, où chaque chose de la réalité existe individuellement dans sa singularité, et en même temps renvoie intellectuellement à un *modèle unificateur*, c'est-à-dire une forme ou une espèce.



Définition

La **substance**, c'est pour Aristote l'exemplaire du réel, même s'il faut bien souligner l'équivocité de ce terme (*De l'âme*, Aristote, II, 1). Alors que la substance peut renvoyer dans un premier sens à la matière indéterminée (le *substrat*), sans aucune exemplarité, elle peut aussi bien désigner intellectuellement le *modèle spécifique* (la forme ou substance *seconde*) qui permet de déterminer la matière ou encore l'*exemplaire concret* (la substance *première*) qui actualise la forme au sein de la matière.

Cette proximité de l'exemplaire avec son modèle rend moins utile le recours à l'analogie. En effet, tout l'intérêt de l'analogie consistait dans le saut ontologique permis dialectiquement par l'identité de rapport entre des termes de natures distinctes. On peut donc comprendre que l'usage des exemples au sein de l'entreprise philosophique prenne dans la perspective **réaliste** d'Aristote, la forme privilégiée d'une identité conçue comme **ressemblance horizontale**. Ainsi, si l'exemple peut nous faire passer de l'exemplaire au modèle, ou encore du singulier à l'universel, ce n'est pas dans un rapport analogique¹ entre le sensible et l'intelligible, mais par une proximité partagée avec d'autres exemplaires. Le propre de l'exemple est de nous faire entrer en contact avec quelque chose d'inconnu, par le biais de la ressemblance avec une chose connue. On peut définir cette ressemblance comme une proximité sensible, autrement dit comme une **identité partielle et apparente** entre deux choses.

❶ Ce qui importe alors ici, c'est que le fait de lier ces représentations semblables permet de tirer des « conclusions générales », c'est-à-dire d'atteindre un degré d'abstraction supérieur. Cela semble caractériser la nature *inductive* de l'exemple.

1. Même s'il est vrai qu'Aristote fonde l'analogie par *l'homonymie*, c'est-à-dire ce qui se dit en plusieurs sens, mais relativement à un terme unique. C'est la scolastique qui développera plus tard une métaphysique de l'*analogie de l'être*, compatible avec les exigences du monothéisme judéo-chrétien.

Définition

L'induction est un raisonnement qui part de la répétition de cas particuliers pour en tirer des conclusions générales. On peut ainsi penser que la répétition des exemples permet par impressions successives d'accéder à l'idée. Le rôle de l'exemple serait donc de permettre une **processus inductif** compris comme l'acquisition de l'universel à travers une répétition au sein de l'expérience sensible (*Seconds analytiques*, Aristote, 100a).

Exemple

« XIX. Quant à l'exemple, on a dit, plus haut, que c'est une induction et montré dans quel sens il faut l'entendre. Ce n'est pas dans le rapport de la partie au tout, ni du tout à la partie, ni du tout au tout, mais dans le rapport de la partie à la partie, et du semblable au semblable. Lorsque sont donnés deux termes de même nature, mais que l'un est plus connu que l'autre, il y a exemple. Ainsi, pour montrer que Denys conspirait en vue du pouvoir tyannique lorsqu'il demandait une garde, on allègue que Pisistrate, lui aussi, visant à la tyrannie, demanda une garde et que, après l'avoir obtenue, il devint tyran. De même Théagène à Mégare, et d'autres encore, non moins connus, deviennent tous des exemples de ce qu'est Denys, que l'on ne connaît pas encore, dans la question de savoir s'il a cette même visée en faisant la même demande ; mais tout cela tend à cette conclusion générale que celui qui conspire en vue de la tyrannie demande une garde. »

Rhétorique, Aristote, chapitre 2, XIX

L'usage de l'exemple n'est pas analogique car il ne met pas en rapport la partie et le tout, mais il se caractérise par une certaine **homogénéité** dans son contenu. Il est aussi par nature **répétitif**, puisqu'il implique au moins deux occurrences, c'est à dire un passage par la **diversité** et la variation avant d'aboutir à la **généralité**. On donne deux termes et si nous sommes capables de comprendre la proximité d'une chose avec l'autre, nous pouvons alors en extraire une idée générale en rapport avec l'expérience. L'exemple de Pisistrate doit permettre d'envisager un lien avec la personne historique de Denys et ce lien nous amène à préciser les exigences militaires propres à la tyrannie en général. On